

David HUME (1741)

“Essai sur la dignité
ou la bassesse de
la nature humaine”

Traduction originale de M. Philippe Folliot,
Professeur de philosophie au Lycée Ango, Dieppe, Normandie.
15 novembre 2009.

Un document produit en version numérique par Philippe Folliot, bénévole,
Professeur de philosophie au Lycée Ango à Dieppe en Normandie
Courriel: philippefolio@wanadoo.fr
Site web: <http://perso.wanadoo.fr/philotra/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par M. Philippe Folliot, bénévole,
Professeur de philosophie au Lycée Ango à Dieppe en Normandie
Courriel: philippefolliot@orange.fr
Site web: <http://perso.wanadoo.fr/philotra/>

David HUME

“Essai sur la dignité ou la bassesse de la nature humaine”.

traduit de l'anglais par Philippe Folliot, à partir de

“Of the dignity or meanness of the human nature”. In *Essays, moral, political* (1 Volume) Edinburgh. A. Kincaid, 1741

[Autorisation formelle accordée par mon ami Philippe Folliot, philosophe et traducteur, de diffuser cette traduction, le 15 novembre 2009.]



Courriel : philippefolliot@yahoo.fr

Site : http://pagesperso-orange.fr/philotra/essai_dignite_bassesse.htm

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition numérique réalisée le 22 décembre 2009 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

“Essai sur la dignité ou la bassesse de la nature humaine”. Traduction de Philippe Folliot, 15 novembre 2009.

“Of the dignity or meanness of human nature”. by David Hume (1741)

David Hume,
“Essai sur la dignité ou la bassesse
de la nature humaine”.¹

*Traduction de Philippe Folliot,
15 novembre 2009.*

[Retour à la table des matières](#)

Certaines sectes se forment secrètement dans le monde savant, tout comme certaines factions se forment dans le monde politique et, même si, de temps à autres, elles ne parviennent pas à une rupture ouverte, elles donnent un tour d’esprit différent à ceux qui ont pris parti pour une secte ou pour une autre. Les plus remarquables de cette sorte sont les sectes qui se fondent sur des sentiments différents à l’égard de la dignité de la nature humaine, point qui semble avoir divisé les philosophes et les poètes aussi bien que les théologiens, et cela depuis l’origine du monde jusqu’à ce jour. Certains élèvent notre espèce jusqu’aux cieux et représentent l’homme comme une sorte de demi-dieu humain qui tire son origine du ciel et conserve des signes évidents de sa lignée et de son origine. D’autres insistent sur les côtés obscurs de la nature humaine et ne peuvent découvrir quelque chose, sinon la vanité, par lequel l’homme surpasse les autres animaux qu’il affecte tant de mépriser. Si un auteur possède le talent de la rhétorique et de la

¹ Le titre, dans les éditions de 1741 à 1768, est simplement : « De la dignité humaine ». (NdT)

déclamation, il prend généralement parti pour la première secte, si son tour d'esprit l'entraîne à l'ironie et au ridicule, il se dirige naturellement vers l'autre extrême.

Je suis loin de penser que tous ceux qui ont déprécié notre espèce aient été des ennemis de la vertu et qu'ils aient exposé les faiblesses de leurs semblables avec une mauvaise intention. Au contraire, je sais bien qu'un sens moral délicat, surtout s'il s'accompagne d'un tempérament chagrin,² est susceptible de donner à un homme le dégoût du monde et de lui faire considérer le cours habituel des affaires humaines avec beaucoup trop d'indignation. Je dois cependant être d'avis que le sentiment de ceux qui sont enclins à penser favorablement de l'humanité avantage plus la vertu que les principes opposés, qui donnent à l'homme une misérable opinion de notre nature. Quand un homme a déjà de lui-même une haute idée de son rang et de sa personne au sein de la création, il s'efforce d'agir en fonction d'elle et il refusera de commettre une action vile ou vicieuse qui pourrait le faire chuter au-dessous de l'image [de lui-même] qu'il se fait dans sa propre imagination. C'est pourquoi nous voyons que les moralistes raffinés à la mode insistent sur ce point et s'efforcent de représenter le vice comme indigne de l'homme et odieux en lui-même.³

Il est peu de disputes qui ne se fondent pas sur quelque ambiguïté d'expression et je suis persuadé que la dispute actuelle, qui concerne la dignité ou la bassesse de la nature humaine, n'en est pas exempte plus qu'une autre. Il peut donc valoir la peine de considérer ce qui est réel et ce qui est seulement verbal dans cette controverse.

Qu'il y ait une différence naturelle entre le mérite et le démérite, entre la vertu et le vice, entre la sagesse et la folie, nul homme raisonnable ne le niera. Il est cependant évident que, en attribuant un terme

² Les éditions de 1741 à 1768 donnent : « surtout s'il s'accompagne de quelque chose du Misanthrope ». Ici, Hume ne parle pas de façon générale mais songe bien évidemment à l'Alceste de Molière. (NdT)

³ Les éditions de 1741 à 1768 donnent : « Les femmes sont généralement plus flattées dans leur jeunesse que les hommes, ce qui peut provenir, entre autres raisons, de cette raison-ci : le point essentiel de leur honneur est plus embarrassant que le nôtre et exige d'être soutenu par toute la fière décence qui peut leur être inculquée. » (NdT)

qui dénote soit notre approbation, soit notre blâme, nous sommes généralement plus influencés par la comparaison que par un critère fixe et inaltérable de la nature des choses. De la même manière, tout le monde reconnaît que la quantité, l'étendue et la taille sont des choses réelles mais, quand nous disons d'un animal qu'il est grand ou petit, nous formons toujours une comparaison secrète entre cet animal et d'autres animaux de la même espèce, et c'est cette comparaison qui règle notre jugement sur sa grandeur. Un chien et un cheval peuvent être de la même taille, alors que l'un est admiré pour sa grandeur et l'autre pour sa petitesse. Donc, quand je suis présent lors d'une dispute, je m'interroge toujours pour savoir si c'est une question de comparaison ou non qui est le sujet de la controverse et, si c'est le cas, je me demande si ceux qui débattent comparent les mêmes objets ou parlent de choses qui sont largement différentes.⁴

En formant nos idées de la nature humaine, nous avons tendance à faire une comparaison entre les hommes et les animaux, les seules créatures douées de pensée qui tombent sous nos sens. Il est certain que cette comparaison tourne à l'avantage de l'humanité. D'un côté, nous voyons une créature dont les pensées ne sont limitées par aucune borne étroite, dans le temps ou dans l'espace, qui porte ses recherches jusqu'aux régions les plus éloignées de ce globe et, au-delà de ce globe, jusqu'aux planètes et jusqu'aux corps célestes, qui regarde derrière elle pour considérer l'origine première, du moins l'histoire de la race humaine, qui lance son regard dans l'avenir pour voir l'influence de ses actions sur la postérité et les jugements qui seront formés sur son caractère d'ici mille ans, une créature qui découvre les causes et les effets, [même quand ils sont] lointains et enchevêtrés, qui extrait des principes généraux de phénomènes particuliers, qui progresse par ses découvertes, qui corrige ses erreurs et tire même du profit de ses er-

⁴ Les éditions de 1741 à 1768 donnent : « Comme ce dernier cas est le plus courant, j'ai appris depuis longtemps à négliger de telles disputes comme des abus manifestes du loisir, le présent le plus estimable qui ait pu être fait aux mortels. » (NdT)

reurs.⁵ D'un autre côté, se présente une créature totalement opposée, limitée dans ses observations et ses raisonnements à quelques objets sensibles qui l'entourent, sans curiosité, sans prévoyance, aveuglément conduite par l'instinct, qui atteint en un temps bref son extrême perfection au-delà de laquelle elle n'est jamais incapable d'avancer d'un seul pas. Quelle large différence entre ces créatures ! Et comme doit être haute l'idée que nous devons nourrir de la première, en comparaison de la deuxième !

Il y a communément deux moyens de ruiner cette conclusion. Premièrement, faire une représentation désavantageuse du cas et n'insister que sur les faiblesses de l'homme. Et, deuxièmement, former une nouvelle et secrète comparaison entre l'homme et des êtres de la plus parfaite sagesse. Parmi les autres qualités excellentes de l'homme, il en est une qui lui permet de former une idée de perfections qui sont largement au-delà de ce dont il a l'expérience en lui-même, et il n'est pas limité dans sa conception de la sagesse et de la vertu. Il peut facilement élever ses idées et concevoir un degré de connaissance qui, comparé à sa connaissance, la rendra très méprisable et qui, d'une certaine manière, fera disparaître et s'évanouir la différence entre elle et la sagacité des animaux. Comme tout le monde s'accorde sur le fait que l'intelligence humaine est infiniment loin d'avoir atteint une parfaite sagesse, il est bon que nous sachions quand cette comparaison intervient afin de ne pas disputer quand il n'y a pas

⁵ « Rien, à première vue, ne peut sembler plus affranchi de toute limite que la pensée humaine, qui non seulement échappe à toute autorité et à tout pouvoir humains, mais encore n'est pas prisonnière des bornes de la nature et de la réalité. Construire des monstres et unir des formes et des apparences normalement sans rapports ne coûte pas à l'imagination plus de peine que de concevoir les objets les plus naturels et les plus familiers. Et alors que le corps est resserré à une seule planète sur laquelle il se traîne avec peine et difficulté, la pensée peut en un instant nous transporter vers les régions les plus éloignées de l'univers, ou même au-delà de l'univers, dans le chaos illimité, où l'on suppose que la nature se trouve en totale confusion. Ce qui n'a jamais été vu ou entendu est pourtant concevable, et il n'y a rien qui dépasse le pouvoir de la pensée, sinon ce qui implique une contradiction absolue. » Hume : *Enquête sur l'entendement humain*, section 2, traduction de Philippe Folliot, 2002, [Les Classiques des Sciences Sociales](#). (NdT)

de réelle différence de sentiments. L'homme est beaucoup plus loin de la parfaite sagesse, et même de ses propres idées de la parfaite sagesse, que l'animal ne l'est de l'homme. Cependant, la dernière différence est si considérable que rien ne peut la rendre insignifiante, sinon une comparaison avec la première.

Il est aussi habituel de comparer un homme avec un autre homme et, en nous rendant compte qu'il en est peu que nous puissions appeler sages ou vertueux, nous sommes enclins à nourrir l'idée que notre espèce est méprisable en général. Pour pouvoir sentir la fausseté de cette façon de raisonner, nous pouvons remarquer que les appellations sage et vertueux ne sont pas attachées à un degré particulier de ces qualités de sagesse et de vertu mais viennent entièrement de la comparaison que nous faisons entre un homme et un autre homme. Quand nous voyons qu'un homme est parvenu à un niveau de sagesse très peu commun, nous déclarons qu'il est sage ; de sorte que dire qu'il y a peu d'hommes sages dans le monde est réellement ne rien dire puisque c'est seulement par leur rareté qu'ils méritent cette appellation. Si les êtres les plus vils de notre espèce étaient aussi sages que Cicéron ou Lord Bacon, nous aurions encore raison de dire qu'il existe peu d'hommes sages car, dans ce cas, nous devrions élever notre idée de la sagesse et nous ne rendrions pas un hommage particulier à celui qui ne se serait pas particulièrement distingué par ses talents. De la même manière, j'ai entendu dire que les gens qui ne réfléchissent pas remarquent qu'il y a peu de femmes belles en comparaison de celles qui ne le sont pas, ne tenant pas compte du fait que nous accordons l'épithète belle seulement à celles qui possèdent un degré de beauté qui leur est commun avec une minorité. Le même degré de beauté qui, chez une femme, est appelé laideur est considéré comme une réelle beauté chez quelqu'un de notre sexe.

De même qu'il est habituel, en formant une idée de notre espèce, de la comparer avec les autres espèces, inférieures et supérieures, ou de comparer les individus de l'espèce entre eux, de même, souvent, nous comparons les différents motifs ou principes d'action de la nature humaine afin d'ajuster notre jugement sur elle. Et, en vérité, c'est la

seule sorte de comparaison qui soit digne de notre attention et qui tranche la question actuelle. Si nos principes égoïstes et vicieux l'emportaient tant que l'affirment certains philosophes sur nos principes sociaux et vertueux, nous devrions indubitablement nourrir l'idée que la nature humaine est méprisable.

Toute ⁶ cette controverse est surtout une dispute verbale. Quand un homme nie la sincérité de tout esprit public, de l'affection pour un pays et une communauté, je ne sais que penser de lui. Peut-être n'a-t-il jamais éprouvé cette passion d'une manière assez claire et distincte pour chasser tous ses doutes sur sa force et sa réalité. Mais, quand il se met ensuite à rejeter toute amitié privée où ne se mêlent aucun intérêt ni aucun amour de soi, je suis alors assuré qu'il abuse des termes et confond les idées des choses puisqu'il est impossible à quiconque d'être assez égoïste ou plutôt assez stupide pour ne faire aucune différence entre un homme et un autre homme et pour ne donner aucune préférence aux qualités qui engagent son approbation et son estime. Est-il, dis-je, aussi insensible à la colère qu'il prétend l'être à l'amitié ? Les offenses et les injustices ne l'affectent-elles pas plus que la bonté et les bienfaits ? C'est impossible ! Il ne se connaît pas lui-même, il a oublié les mouvements de son cœur ou, plutôt, il utilise un langage différent de celui de ses compatriotes et ne nomme pas les choses par leur véritable nom. Que dites-vous de l'affection naturelle, ajouterai-je ensuite ? ⁷ Est-ce aussi une espèce d'amour de soi ? Oui, tout est amour de soi. Vous n'aimez vos enfants que parce que ce sont les vôtres et vos amis pour la même raison. Vous n'éprouvez de

⁶ Ce paragraphe est absent des éditions 1741-1748 et est remplacé par : « Il se pourrait que je traite plus pleinement de ce sujet dans un essai à venir. En attendant, je ferai observer qu'il a été prouvé, au-delà de tout doute, par plusieurs grands moralistes de l'époque actuelle, que les passions sociales sont de loin les passions les plus puissantes et que, même, toutes les autres passions reçoivent d'elles l'essentiel de leur force et de leur influence. Quiconque désire voir cette question traitée dans son ensemble avec la plus grande force d'argumentation et d'éloquence peut consulter l'Essai sur la vertu de Lord Shaftesbury. » On peut lire cet essai aux *Classiques des Sciences Sociales*, dans ma traduction de 2006. (NdT)

⁷ « ajouterai-je ensuite » est entre parenthèses. (NdT)

l'affection pour votre pays que dans la mesure où il vous est lié. L'idée de moi ôtée, rien ne vous affecterait plus, vous seriez entièrement inactif et insensible et, si jamais vous vous mettiez en mouvement, ce serait seulement par vanité et par un désir de gloire et de réputation pour le même moi. Je veux bien, repris-je, accepter votre interprétation des actions humaines pourvu que vous admettiez les faits. L'espèce d'amour propre qui se montre dans la bonté envers autrui, vous devez admettre qu'elle a une grande influence sur les actions humaines et, même, plus grande encore, en de nombreuses occasions, que celle qui demeure dans sa forme et sa constitution originelles. En effet, rares sont ceux qui, ayant une famille, des enfants et des amis, ne dépensent pas davantage pour leur entretien et leur éducation que pour leur propre plaisir.⁸ En vérité, cela (vous pouvez l'observer justement) procède de leur amour de soi puisque la prospérité de leur famille et de leurs amis est un de leurs plaisirs et même leur principal plaisir et ce dont ils s'honorent le plus. Soyez aussi l'un de ces hommes égoïstes et vous êtes assurés de la bonne opinion et de la bienveillance de tout le monde ou, pour ne pas choquer vos oreilles avec ces expressions, l'amour de soi de tous, et le mien aussi, nous inclineront alors à vous servir et à dire du bien de vous.

Selon moi, il y a deux choses qui ont mis sur une fausse piste les philosophes qui ont tant insisté sur l'égoïsme de l'homme. En premier lieu, ils s'aperçoivent que tout acte vertueux ou amical est accompagné d'un plaisir secret ; d'où ils concluent que l'amitié et la vertu ne sauraient être désintéressées. Mais la fausseté de ce raisonnement est évidente. La passion ou le sentiment vertueux produit le plaisir et n'en provient pas. J'éprouve un plaisir en faisant du bien à mon ami parce que je l'aime mais je ne l'aime pas à cause de ce plaisir.

⁸ «Ne voyez-vous pas que, quoique toutes les dépenses de la famille soient généralement sous la direction du maître de maison, peu nombreux sont ceux qui n'accordent pas la plus grande partie de leur fortune au plaisir de leur femme et à l'éducation de leurs enfants, se réservant la plus petite part pour leur propre usage et leur propre divertissement. » Hume : *Traité de la nature humaine*, III, II, II. (traduction de P. Folliot, *Les Classiques des Sciences Sociales*, juin 2007) (NdT)

En second lieu, on a toujours remarqué que les hommes vertueux sont loin d'être indifférents aux louanges et c'est pourquoi on les a représentés comme un groupe de vaniteux qui n'ont en vue que les applaudissements d'autrui. Mais c'est aussi une erreur. Il est très injuste, quand on trouve dans le monde une teinture de vanité dans une action louable, de la déprécier pour cette raison ou de l'attribuer entièrement à ce motif. Le cas n'est pas le même pour la vanité que pour les autres passions. Quand l'avarice ou le désir de vengeance entre dans une action apparemment vertueuse, il nous est difficile de déterminer jusqu'à quel point et il est naturel de supposer que c'est le seul principe d'action. Mais la vanité est si étroitement liée à la vertu et l'amour de la renommée qu'on acquiert par des actions louables ressemble de si près à l'amour des actions louables qu'on aime pour elles-mêmes que ces passions sont plus susceptibles de se mêler qu'aucune autre sorte d'affection ; et il est presque impossible d'avoir la première sans quelque degré de la seconde. C'est pourquoi nous voyons que cette passion pour la gloire change toujours de forme et varie selon le goût particulier ou les dispositions particulières de l'esprit où elle s'implante. Néron, en conduisant un char, éprouvait la même vanité que Trajan gouvernant l'empire avec justice et compétence. L'amour de la gloire qui vient des actions vertueuses est une preuve certaine de l'amour de la vertu.

Fin de l'essai.

Of the dignity or meanness of human nature

by David Hume
1741

[Retour à la table des matières](#)

There are certain sects, which secretly form themselves in the learned world, as well as factions in the political ; and though sometimes they come not to an open rupture, they give a different turn to the ways of thinking of those who have taken part on either side. The most remarkable of this kind are the sects, founded on the different sentiments with regard to the dignity of human nature; which is a point that seems to have divided philosophers and poets, as well as divines, from the beginning of the world to this day. Some exalt our species to the skies, and represent man as a kind of human demi-god, who derives his origin from heaven, and retains evident marks of his lineage and descent. Others insist upon the blind sides of human nature, and can discover nothing, except vanity, in which man surpasses the other animals, whom he affects so much to despise. If an author possess the talent of rhetoric and declamation, he commonly takes part with the former : If his turn lie towards irony and ridicule, he naturally throws himself into the other extreme.

I am far from thinking, that all those, who have depreciated our species, have been enemies to virtue, and have exposed the frailties of

their fellow creatures with any bad intention. On the contrary, I am sensible that a delicate sense of morals, especially when attended with a splenetic temper, is apt to give a man a disgust of the world, and to make him consider the common course of human affairs with too much indignation. I must, however, be of opinion, that the sentiments of those, who are inclined to think favourably of mankind, are more advantageous to virtue, than the contrary principles, which give us a mean opinion of our nature. When a man is prepossessed with a high notion of his rank and character in the creation, he will naturally endeavour to act up to it, and will scorn to do a base or vicious action, which might sink him below that figure which he makes in his own imagination. Accordingly we find, that all our polite and fashionable moralists insist upon this topic, and endeavour to represent vice as unworthy of man, as well as odious in itself.

We find few disputes, that are not founded on some ambiguity in the expression ; and I am persuaded, that the present dispute, concerning the dignity or meanness of human nature, is not more exempt from it than any other. It may, therefore, be worth while to consider, what is real, and what is only verbal, in this controversy.

That there is a natural difference between merit and demerit, virtue and vice, wisdom and folly, no reasonable man will deny : Yet is it evident, that in affixing the term, which denotes either our approbation or blame, we are commonly more influenced by comparison than by any fixed unalterable standard in the nature of things. In like manner, quantity, and extension, and bulk, are by every one acknowledged to be real things: But when we call any animal great or little, we always form a secret comparison between that animal and others of the same species ; and it is that comparison which regulates our judgment concerning its greatness. A dog and a horse may be of the very same size, while the one is admired for the greatness of its bulk, and the other for the smallness. When I am present, therefore, at any dispute, I always consider with myself, whether it be a question of comparison or not that is the subject of the controversy ; and if it be, whether the

disputants compare the same objects together, or talk of things that are widely different.

In forming our notions of human nature, we are apt to make a comparison between men and animals, the only creatures endowed with thought that fall under our senses. Certainly this comparison is favourable to mankind. On the one hand, we see a creature, whose thoughts are not limited by any narrow bounds, either of place or time; who carries his researches into the most distant regions of this globe, and beyond this globe, to the planets and heavenly bodies; looks backward to consider the first origin, at least, the history of human race; casts his eye forward to see the influence of his actions upon posterity, and the judgments which will be formed of his character a thousand years hence; a creature, who traces causes and effects to a great length and intricacy; extracts general principles from particular appearances; improves upon his discoveries; corrects his mistakes; and makes his very errors profitable. On the other hand, we are presented with a creature the very reverse of this; limited in its observations and reasonings to a few sensible objects which surround it; without curiosity, without foresight; blindly conducted by instinct, and attaining, in a short time, its utmost perfection, beyond which it is never able to advance a single step. What a wide difference is there between these creatures! And how exalted a notion must we entertain of the former, in comparison of the latter!

There are two means commonly employed to destroy this conclusion: First, By making an unfair representation of the case, and insisting only upon the weaknesses of human nature. And secondly, By forming a new and secret comparison between man and beings of the most perfect wisdom. Among the other excellencies of man, this is one, that he can form an idea of perfections much beyond what he has experience of in himself; and is not limited in his conception of wisdom and virtue. He can easily exalt his notions and conceive a degree of knowledge, which, when compared to his own, will make the latter appear very contemptible, and will cause the difference between that and the sagacity of animals, in a manner, to disappear and vanish.

Now this being a point, in which all the world is agreed, that human understanding falls infinitely short of perfect wisdom; it is proper we should know when this comparison takes place, that we may not dispute where there is no real difference in our sentiments. Man falls much more short of perfect wisdom, and even of his own ideas of perfect wisdom, than animals do of man; yet the latter difference is so considerable, that nothing but a comparison with the former can make it appear of little moment.

It is also usual to compare one man with another ; and finding very few whom we can call wise or virtuous, we are apt to entertain a contemptible notion of our species in general. That we may be sensible of the fallacy of this way of reasoning, we may observe, that the honourable appellations of wise and virtuous, are not annexed to any particular degree of those qualities of wisdom and virtue; but arise altogether from the comparison we make between one man and another. When we find a man, who arrives at such a pitch of wisdom as is very uncommon, we pronounce him a wise man : So that to say, there are few wise men in the world, is really to say nothing; since it is only by their scarcity, that they merit that appellation. Were the lowest of our species as wise as Tully, or lord Bacon, we should still have reason to say, that there are few wise men. For in that case we should exalt our notions of wisdom, and should not pay a singular honour to any one, who was not singularly distinguished by his talents. In like manner, I have heard it observed by thoughtless people, that there are few women possessed of beauty, in comparison of those who want it; not considering, that we bestow the epithet of beautiful only on such as possess a degree of beauty, that is common to them with a few. The same degree of beauty in a woman is called deformity, which is treated as real beauty in one of our sex.

As it is usual, in forming a notion of our species, to compare it with the other species above or below it, or to compare the individuals of the species among themselves; so we often compare together the different motives or actuating principles of human nature, in order to regulate our judgment concerning it. And, indeed, this is the only kind

of comparison, which is worth our attention, or decides any thing in the present question. Were our selfish and vicious principles so much predominant above our social and virtuous, as is asserted by some philosophers, we ought undoubtedly to entertain a contemptible notion of human nature.

There is much of a dispute of words in all this controversy. When a man denies the sincerity of all public spirit or affection to a country and community, I am at a loss what to think of him. Perhaps he never felt this passion in so clear and distinct a manner as to remove all his doubts concerning its force and reality. But when he proceeds afterwards to reject all private friendship, if no interest or self-love intermix itself; I am then confident that he abuses terms, and confounds the ideas of things ; since it is impossible for any one to be so selfish, or rather so stupid, as to make no difference between one man and another, and give no preference to qualities, which engage his approbation and esteem. Is he also, say I, as insensible to anger as he pretends to be to friendship? And does injury and wrong no more affect him than kindness or benefits? Impossible: He does not know himself: He has forgotten the movements of his heart ; or rather he makes use of a different language from the rest of his countrymen, and calls not things by their proper names. What say you of natural affection ? (I subjoin), Is that also a species of self-love ? Yes : All is self-love. Your children are loved only because they are yours: Your friend for a like reason: And your country engages you only so far as it has a connexion with yourself: Were the idea of self removed, nothing would affect you: You would be altogether unactive and insensible: Or, if you ever gave yourself any movement, it would only be from vanity, and a desire of fame and reputation to this same self. I am willing, reply I, to receive your interpretation of human actions, provided you admit the facts. That species of self-love, which displays itself in kindness to others, you must allow to have great influence over human actions, and even greater, on many occasions, than that which remains in its original shape and form. For how few are there, who, having a family, children, and relations, do not spend more on the maintenance

and education of these than on their own pleasures ? This, indeed, you justly observe, may proceed from their self-love, since the prosperity of their family and friends is one, or the chief of their pleasures, as well as their chief honour. Be you also one of these selfish men, and you are sure of every one's good opinion and good will ; or not to shock your ears with these expressions, the self-love of every one, and mine among the rest, will then incline us to serve you, and speak well of you.

In my opinion, there are two things which have led astray those philosophers, that have insisted so much on the selfishness of man. In the first place, they found, that every act of virtue or friendship was attended with a secret pleasure; whence they concluded, that friendship and virtue could not be disinterested. But the fallacy of this is obvious. The virtuous sentiment or passion produces the pleasure, and does not arise from it. I feel a pleasure in doing good to my friend, because I love him ; but do not love him for the sake of that pleasure.

In the second place, it has always been found, that the virtuous are far from being indifferent to praise ; and therefore they have been represented as a set of vain-glorious men, who had nothing in view but the applauses of others. But this also is a fallacy. It is very unjust in the world, when they find any tincture of vanity in a laudable action, to depreciate it upon that account, or ascribe it entirely to that motive. The case is not the same with vanity, as with other passions. Where avarice or revenge enters into any seemingly virtuous action, it is difficult for us to determine how far it enters, and it is natural to suppose it the sole actuating principle. But vanity is so closely allied to virtue, and to love the fame of laudable actions approaches so near the love of laudable actions for their own sake, that these passions are more capable of mixture, than any other kinds of affection; and it is almost impossible to have the latter without some degree of the former. Accordingly, we find, that this passion for glory is always warped and varied according to the particular taste or disposition of the mind on which it falls. Nero had the same vanity in driving a chariot, that Tra-

jan had in governing the empire with justice and ability. To love the glory of virtuous deeds is a sure proof of the love of virtue.

Traduction terminée à Dieppe le 15 novembre 2009
par Philippe Folliot.